

LES CARNETS DU LOIR

Carnet numéro 16 / décembre 2016

© Guy Oberson



VELIBOR ČOLIĆ

Lire Velibor Čolić, c'est entrer dans un monde éclaté, explosé pour ne pas dire disparu. Amateur de jazz et de rock, soldat, déserteur et exilé, l'écrivain bosnien propose un road-movie entraînant les lecteurs sur les routes dangereuses, compliquées et oubliées de la guerre de l'ex-Yougoslavie. Armé d'une poésie aux couleurs de l'humour et de l'ironie, Velibor dessine une cartographie de sa propre vie en même temps que celle de son pays évaporé dont les principales étapes renvoient à l'exil et l'errance, à la colère et au désarroi, au corps maltraité et meurtri, aux femmes, à la guerre et ses victimes enfin à la nécessité et l'urgence d'écrire pour reconstruire et se reconstruire après l'horreur.

Ce *Carnet du loir* se fait l'écho de cette géographie des espaces de l'intime où les différentes lectures témoignent d'une évidence, l'importance d'entrer en littérature, comme on entre en résistance pour ne jamais oublier. Chantre d'un monde englouti, les livres de Velibor Čolić offrent de redonner une présence à l'absence où les hommes retrouvent une humanité.

STÉPHANIE PERRIN

Biographie

Écrivain bosnien, Velibor Čolić est né en 1964 à Odžak au nord de la Bosnie-Herzégovine, mais grandit à Modriča, une ville à moitié musulmane avant la guerre. Sa famille est croate et installée en Bosnie depuis des siècles. Il suit des études de littérature yougoslave à Sarajevo et Zagreb et soutient une thèse sur les poètes expressionnistes des débuts du XX^e siècle. Il travaille à la radio régionale comme journaliste chargé de rock et jazz. Et il devient le représentant de la génération d'auteurs rassemblés autour du magazine littéraire croate *Quorum*.

Lorsque l'armée yougoslave lance son offensive en avril 1992, Velibor devient soldat dans l'armée de République de Bosnie-Herzégovine pour défendre le pays. Témoin des exactions commises et des horreurs de la guerre, il déserte de l'armée bosnienne en mai 1992, est fait prisonnier, s'échappe et se réfugie en France trois mois après. Sa maison et ses manuscrits ont été réduits en cendre.

Il est accueilli à Strasbourg pour une résidence d'un an, dans le cadre du Carrefour des littératures. Il décide d'y poser ses bagages longtemps. Il travaille dans une bibliothèque et collabore aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*. Aujourd'hui, il vit en Bretagne.

Auteur de plusieurs ouvrages en serbo-croates, traduits en français par Mireille Robin, il s'attache à combattre, par la littérature, le désarroi extrême de ceux qui ont vu abolir toute humanité en l'homme.

Velibor Čolić a reçu le Prix du Rayonnement de la langue et de la littérature françaises, pour l'ensemble de son œuvre en 2014.

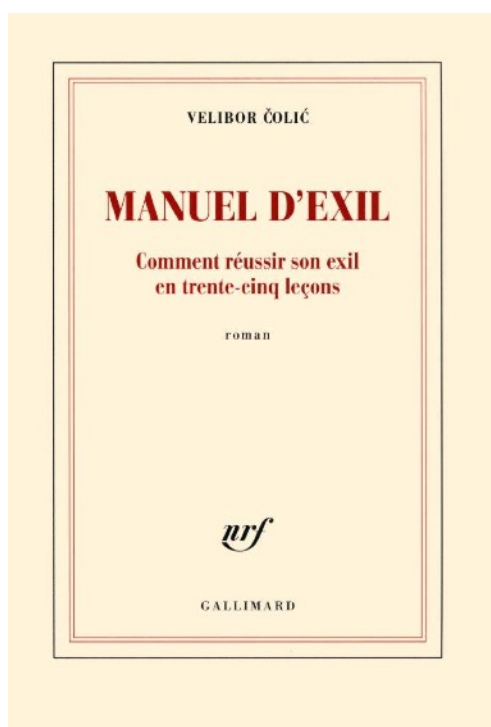
« À la lisière de deux mondes »

Manuel d'exil, comme son titre le laisse d'ailleurs présager, oscille sans cesse entre humour et tristesse, entre nostalgie et ironie. Velibor Čolić raconte dans ce texte qui se présente sous la forme de trente-cinq chapitres brefs, son arrivée en France, à Rennes, alors qu'il est âgé de seulement vingt-huit ans, ayant « pour tout bagage trois mots de français – Jean Paul et Sartre », et son passé de soldat, mais aussi d'écrivain, et lorsqu'il en informe la « dame » qui l'accueille au foyer de demandeur d'asile de Rennes, elle lui répond : « Aucune importance mon petit [...] Ici tu commences une nouvelle vie. » *Manuel d'exil* trace le parcours d'un homme qui arrive, lesté d'une histoire mais également débordant de désir, sur une terre qu'il ne connaît pas autrement que par ses écrivains, et qu'il va s'approprier non seulement, dans une très grande partie, par l'écriture. Mais *Manuel d'exil* c'est aussi une galerie de portraits, portraits de ces hommes et de ces femmes rencontrés au fil des pérégrinations de Velibor Čolić, de ceux qui sont parfois, eux aussi, des ombres dans le paysage français, mais qui prennent alors, sous le regard, puis sous la plume de l'auteur, une densité incomparable. Omer et Minka par exemple, anciens compatriotes qui habitent entre deux étages, à proximité de la place de la République, depuis de longs mois, et chez qui l'auteur, deux fois par mois, va fêter son heureux désespoir d'être là.

Cerner les contours exacts de *Manuel d'exil* est un exercice périlleux. Son personnage, Velibor Čolić, est tout aussi insaisissable. Il oscille entre des sentiments parfois contradictoires, peut se laisser emporter par la colère, largement justifiée par une situation douloureuse dans laquelle les impasses se multiplient, mais il sait toujours poser sur son expérience un regard plein de dérision qui donne à l'ensemble des accents parfois complètement cocasses. Il décrit par exemple sa misère noire et la manière très rigoureuse dont il organise ses repas, pour faire diminuer la sensation de faim. Après de multiples expériences, il arrive à la conclusion que dix-sept heures est le moment idéal pour manger un döner kebab, son « miracle oriental ». Et de décrire ces moments chez ses amis turcs : « Parfois je meuble mon attente avec une discussion rudimentaire, moi bosniaque, moi guerre boum boum, et le bonhomme tout sourire met plus de frites que de coutume dans la graisse de mon sandwich. » Très souvent, le comique jamais dénué de tragique, naît dans *Manuel d'exil* de ces rencontres au cours desquelles la communication s'établit avec difficulté, limitée par une langue peu maîtrisée, et qui oblige alors à exprimer de manière extrêmement simplifiée, et caricaturale, des réalités pour le moins complexes. Ainsi des échanges par exemple au foyer de demandeurs d'asile, ou dans un langage simplifié à l'extrême, l'expérience de Velibor Čolić devient un simple « conte ténébreux où défilent à nouveau des chemises brunes, où l'on brûle encore une fois des villes, des gens et des livres. Je parle avec une voix calme et monocorde. » pour conclure, sèchement : « Avant la guerre, j'étais un homme et maintenant je suis une insulte. »

Manuel d'exil est aussi le récit de la naissance d'un nouvel écrivain, celui que nous lisons, que nous connaissons aujourd'hui en France. Et pour que cette figure advienne, il a fallu l'exil qui oblige à quitter une langue et à faire d'une autre langue sa propre langue, apprentissage né d'un désir énergique, qui semble guider sans relâche Velibor Čolić : « Il me faut apprendre le plus rapidement possible le français. Ainsi ma douleur restera à jamais dans ma langue maternelle. » Il faut alors se transmuier, et devenir, d'auteur bosniaque, un auteur français, ce à quoi s'exerce l'auteur qui est alors publié, reconnu, et invité avec des sommités du monde intellectuel français, dont les descriptions sont savoureuses. Mais sous ces moqueries bien senties, et la satisfaction de ne plus mourir de faim, pointe cette immense tristesse d'être d'un pays « très à la mode » : « Les grands esprits de notre époque et les militaires, les politiciens et les politicards, les humanitaires et les gourous – tout le monde s'intéresse, se mêle au destin de mon pauvre pays martyrisé. Une fois l'émission commencée le grand philosophe fait du grand philosophe et moi je suis crispé. Je ne sais pas quoi dire devant ce rouleau compresseur de mots savants, d'analyses profondes et de citations retrouvées avec une insoutenable légèreté dans ses livres. »

Le récit de Velibor Čolić est une traversée intime qui s'expose, dans un espace qui l'accueille, tant bien que mal, et où progressivement, il trouve une place. Toujours tendu vers l'est, et c'est d'ailleurs parce qu'elle répond à ce désir que Budapest est si enveloppante pour l'auteur, ses pensées « rôdent à la lisière de deux mondes », le monde réel et celui des souvenirs. La littérature paraît le refuge dans lequel ces deux mondes coexistent, plus ou moins en paix. Et elle paraît faire surgir l'homme des ombres, « l'ombre parmi les ombres ».



GABRIELLE NAPOLI

CORPS SOUFFRANT

Le corps est rarement bien traité chez Velibor Čolić. Souvent, son propriétaire lui fait subir des traitements extrêmes. Il l'affame, le limitant à un cocktail de café, de tabac et d'alcool. À ce régime peut s'ajouter la drogue : l'opium pour Modigliani, le lexiomil pour la belle Milanaise Barbara, le valium pour le détective privé Hubert Selbie, la morphine pour sa maîtresse, Jeanne Duval, le capitaine de la Gestapo Regenschirm ou l'ancien colonel nazi Bibel.

Au contraire, le corps peut être nourri en excès. Dans *Mother Funker*, le Russe Dolgoroukov, grand massacreur de civils afghans, baffle à Budapest, comme le narrateur de *Manuel d'exil* : « Le reste de mon temps, je mange. Cinq fois par jour je dévore mes plats et mes sucreries, mes collations à la chantilly et mes quatre heures aux cochonnailles. » Les 127 kilos atteints, il devient « enfin un homme, un vrai Yougo dur à cuire et dangereux ». Or, pour le protagoniste, Budapest tient le rôle de porte du monde slave, de l'Europe orientale, pendant de Strasbourg, seuil de l'Occident (c'est-à-dire de la France). Tant qu'il reste à Strasbourg ou Budapest, à un bout d'une vague Europe du milieu austro-suisse, il n'a pas choisi, il n'appartient vraiment ni à l'Occident, ni à l'Orient slave.

Cependant, la phase de boulimie ne durera pas, Velibor Čolić choisira Milan, « les cafés ristretto et [les] petits gâteaux secs », et Paris où « au petit matin avec une petite amie, je bois un petit café et je mange mes petits pains au chocolat ». Tout y est petit, restreint, mais on n'y trouve pas d'insatiables assassins.

Le corps suralimenté caractérise en effet la brute slave. Alors que le criminel de guerre germanique est représenté comme un drogué efféminé, le slave apparaît comme un ogre – évidemment alcoolique. Il bouche ses artères en toute lucidité. Ainsi, Esdras dans *Archanges* : « pour mon anniversaire, j'ai mangé un croissant pur beurre. J'ai du diabète, mais j'adore ça, donc je mange en espérant que ce sucre adoucira mes rêves. » L'assassin mange pour oublier ses crimes. Le général Dolgoroukov avale pour atteindre l'hébétude. Il s'étourdit ou se suicide : « l'acidité du vin lui rongeaît douloureusement les parois de l'estomac [...] Il sentait dans sa vessie un poids insupportable, comme une masse de plomb fondu ». Cela le tuera puisqu'il sera exécuté dans les toilettes, le seul endroit où ses gardes du corps ne l'accompagnent pas.

Ce qu'ingèrent les personnages ne fait pas de bien à leur corps, ils le savent et pourtant continuent car le corps n'est qu'embaras, souffrance, rappel de l'imperfection et de la mort à venir. Le matin de l'attentat, il importune même l'archiduchesse Sophie et l'archiduc François-Ferdinand : elle digère mal tandis que « le futur empereur du monde civilisé transpire lourdement. Tout autour de lui est si pesant, le monde

moite, baigné d'une étrange lumière, comme caché derrière un voile de chaleur, collant et lourd. » Cette pesanteur du monde s'éprouve partout dans l'œuvre de Velibor Čolić, y compris dans la chair de l'auteur, même quand il mincit : « mon double menton défie les lois de la gravitation. Normalement une aussi grande et lourde masse doit tomber et ne pas rester accrochée à mon visage. »

Tomber, les personnages ne cessent de le faire. Notamment quand ils ont bu. La chute, destin de l'Homme au corps si lourd, l'est aussi de celui qui tente de s'alléger au-delà du possible. Modigliani, refusant la nourriture et dont la chair se déréalise, choisit de plus en plus au fil du livre, comme s'il fallait toujours vérifier qu'il était devenu assez impalpable pour s'envoler. Et finalement, à la veille de sa mort, c'est le cas : « Quand je l'ai relevé, raconta plus tard Nekrassov, j'ai senti qu'il était incorporel, presque fluide, comme du duvet, de la brume ».

On retrouve « l'iris jaune de la folie » chez plusieurs personnages. Le corps marque, il accuse. La maladie est partout, en particulier cancer, tuberculose et épilepsie. Les gros fumeurs de Velibor Čolić cherchent le cancer. La tuberculose et l'épilepsie sont les maladies des poètes (les vrais) aux yeux fiévreux, des idéalistes, de ceux qui brûlent leur corps par leur esprit autant que par le vin ou la drogue, des presque anges qui finiront par s'envoler. L'assassin de François-Ferdinand, Gavrilo Princip, « ange noir, fiévreux et malade, brûlant du feu froid et étrange qui luit dans son regard », meurt de la tuberculose dans une cellule à ciel ouvert où tombe la neige. Comme Modigliani. L'épileptique « Janika Rasz tombe souvent. Il tombe sous le vent, sous la pluie, dans l'escalier, dans les rues, au comptoir, partout. Il est encore plus léger que l'air et plus heureux que l'hélium ».

Les bourreaux ont d'autres maladies. Deux criminels de guerre « poètes » (les mauvais) sont pareillement marqués par « le feu de saint Antoine du Désert [...] cet herpes zoostera moyenâgeux qui [...] laisse derrière lui ses brûlures vives, des plaies puantes comme la bouche d'un ivrogne. » Un autre tueur est lui flétri par un psoriasis : « On aurait dit qu'un peintre surréaliste avait décoré tout son corps de ses pires cauchemars ». Les horreurs s'incarnent. Les fous de guerre périssent par là où ils pêchent : Dolgoroukov perd une jambe en sautant sur une mine, Le Duc, peut-être le plus sinistre de ces officiers experts en exécution sommaires davantage qu'en stratégie, se voit transformé par un obus en homme-tronc. Dans *Sarajevo Omnibus*, Nikola Barbarić fut lui aussi touché et même tué par un obus mais simple soldat sans malice, il ressuscite.

La brute a le corps rongé par le feu qui, soulignant son inhumanité, en fait un monstre. Esdras, un des tortionnaires poètes (les mauvais) se transforme en « orang-outang », singe orange, donc singe de feu. Alors le criminel devient aussi vulnérable que ses victimes : il faut changer le Duc et le nourrir au biberon tandis qu'Esdras n'est plus qu' « un pauvre ivrogne, malade et presque aveugle ».

Hubert Selbie, même s'il exécute des criminels, vit lui aussi par les armes. Il ne pourra donc devenir un ange, tels les poètes (les vrais) ou les jeunes filles violées et assassinées. Son imperfection s'inscrit dans sa carcasse : « soudain, il prit conscience de la faiblesse de son corps usé. [...] Il avait mal aux genoux, des calculs rénaux, le crâne dégarni, les dents cariées, le regard trouble, les lèvres fendillées... » Velibor Čolić, lui, est à la fois malade comme un ange et usé comme un meurtrier. Même s'il espère n'avoir tué personne, il a participé à la guerre. De cette dialectique entre le poète (le vrai) qui s'allège dans son art ou son innocence et la brute qui pèse au ras du sol, de ce qui constitue les Hommes titubant entre l'ange et la bête, il fait une œuvre.

SÉBASTIEN OMONT

D'AUTRES VIES QUE LA SIENNE

Le *Manuel d'exil* est un récit en mouvement, de Rennes à Paris, en passant par Strasbourg, Venise, Budapest, Milan ou Prague. C'est aussi le journal d'un corps, qui se défait des expériences de la guerre mais en accueille ou en subit d'autres, sur fond du « froid métaphysique » de la solitude : dans ce corps s'inscrivent les réalités de l'exil, l'épuisement, la crasse qu'il faut cacher, la tentation d'être ours hibernant, le rêve de métamorphose en un corps noir ou en gnome.

Entrelacée à ce fil du mouvement et des mues de Velibor se dessine aussi une galerie de portraits, identités non pas figées mais identifiables, identifiées par Velibor ; elles sont des îlots moins mobiles et composent un décor moins mouvant, moins hostile que les rues, les chambres, le métro.

Ces personnages, traités tantôt en silhouettes, tantôt en vies minuscules, construisent l'expérience positive de l'exil dans un mélange de chronique réaliste et de conte.

On peut, avant d'aborder ces personnages qui ponctuent le récit d'exil et, à leur manière, ancrent la figure de l'écrivain-migrant, remarquer que leur portrait s'écrit comme en contrepoint de deux autres catégories : les divinités transcendantes que sont les grands écrivains du passé, et ceux qui, dans le présent, donnent lieu à ce que l'on pourrait nommer des « anti-portraits ».

Les écrivains admirés accompagnent les déambulations de Velibor : leurs livres dans ses poches, ou pieusement rangés dans les chambres successives, ils existent et valent par la simple puissance de leur nom, comme des divinités tutélaires : ils sont ceux qui, du haut de leur écriture, veillent immobiles sur les exils de Velibor. Dès la première phrase du récit, « Jean », « Paul » et « Sartre » sont les trois mots français qui servent à l'auteur de bagage pour son arrivée en France. Ce sont ensuite Carver, Hemingway, Borges ou Fitzgerald qui sont ses maîtres en maladies imaginaires. Les noms, les titres assurent ses pas dans le centre-ville : « Tout en marchant je prie John Fante et Julio Cortázar, le grand Baudelaire et l'immortel Apollinaire ; je supplie la barbe d'Hemingway et le ventre de Balzac, *L'Insoutenable légèreté de l'être* de Kundera et *L'ange* de Sabato afin qu'ils me viennent en secours. » La présence des grands noms, des grandes œuvres est toujours et partout accessible : « Je ferme mon carnet et tire la couverture jusqu'au menton. Tout baigne, tout est en ordre. Mes alliés, mes saints patrons, Prévert, Camus, Celan, Pound sont de nouveau là. Rien à craindre. » La minceur des noms, des livres pliés dans une poche est paradoxalement gage d'une rassurante et permanente efficacité.

À l'opposé, la présence lourdement déployée de certains écrivains vivants, que Velibor Čolić est amené à rencontrer, accroît son malaise et ses incertitudes. Au chapitre 26, l'auteur présentant son livre dans plusieurs villes de France est « accompagné par trois grands philosophes engagés et un grand écrivain français » : les pages suivantes accueillent quatre portraits satiriques écrits en parallèle autour de leur allure, de leurs vêtements, de leur position dans la sphère intellectuelle et de leur phrase préférée. LGP n°1, LGP n°2, LGP n°3 et LGE, décrits dans un présent qui a tout de la description entomologiste, forment une galerie d'inutiles enracinés, des enracinés professionnels. Au contact de ces beaux parleurs toujours à l'aise, « rouleau compresseur de mots savants », Čolić se sent « *dépossédé* de (s)on Celan et de (s)on Primo Levi. »

En contrepoint des précédents, donc, les anonymes qui ne le restent pas grâce à la plume de Čolić, sont des rencontres en chair et en os, comme les LGP, mais ne sont pas écrivains, ni enracinés. Ils ne dépossèdent Velibor de rien, mais, au contraire, écrivent pour lui des pages du manuel d'exil.

Ce sont d'abord deux amis rencontrés au foyer de Rennes, deux anciens soldats russes, Alexandre Terohin, grand blond, et Volodya Koudachov, petit, gros, décrit comme le « Sancho Pança » du premier. Tous trois partagent virées en ville ou beuveries et Čolić, qui se dit « content d'avoir une bande » décrit avec humour le groupe qu'ils forment : « Nous sommes bruyants et arrogants. Alexandre est agité, Volodya est gros et moi je suis avec eux. » Le groupe se défait quelques pages plus loin, lorsqu'au foyer viennent recruter des lieutenants de la légion : « mes deux russes se mettent immédiatement au garde-à-vous et moi je fais une des plus belles pirouettes de la vie. » Čolić regagne sa chambre, se plonge dans ses vers ; la différence avec ses « amis russes » a renforcé son identité de poète exilé.

La rencontre suivante se fait également au foyer ; c'est « un certain Mehmet Bai-rami, un Tsigane fort, noir comme le charbon », prolix et riche d'une voiture allemande, qui traite Velibor « comme son fils ». Ce n'est pas plus un enraciné que les deux précédents, et cette caractéristique le rend intéressant : « Comme tout homme qui passe sa vie sur la route, Mehmet est un philosophe, cynique et nihiliste. » Tout philosophe et nihiliste qu'il soit, Mehmet enseigne à Velibor les rudiments de la vie d'exilé : le « manuel d'exil » reçu du Tsigane occupe le chapitre 9, sous forme de paragraphes enseignant avec un pragmatisme drôlatique : « Comment faire peur à une grand-mère blanche » ou « Comment et pourquoi ne jamais tomber malade. » Avant de « disparaître », Mehmet offre une montre luxueuse à Velibor, qui, après l'avoir un

un peu portée, la jettera dans une poubelle. Comme dans un conte, comme dans un roman d'apprentissage, le héros reçoit, puis se défait de ce qu'il a reçu, comme si une étape avait été franchie, qu'il fallait laisser derrière soi.

Quelques mois plus tard, à Paris, Čolić retrouve un ancien voisin et ami de son père, Omer, accompagné de sa femme Minka. Le double portrait d'Omer et Minka occupe le chapitre 17 et donne lieu à des pages de gaieté presque apaisée : dans leur petit appartement entre deux étages, proche de la place de la République, Velibor retrouve les mots et les mets de Bosnie. Omer est « un poète du geste, un conteur et un menteurs-nés » ; le lecteur est convié dans l'étroit salon aux murs qui suintent pour assister au banquet des deux hommes, aux rituels comiques du couple – Minka préparant la valise d'Omer qui a coutume, une fois ivre, de vouloir rentrer au pays –, d'écouter les anecdotes salaces ou comiques d'Omer mille fois répétées. C'est, peu à peu, venant contaminer l'expérience de l'exil, celle d'une réappropriation qui se dessine, à travers des silhouettes, des odeurs, des rires soudain familiers pour tous : « Dans ces courts moments d'ivresse j'ai la sensation que même l'exil peut avoir visage humain, que Dieu existe, que tout va bien et que notre belle, notre bonne étoile bosniaque veille toujours sur nous. »

Le chapitre 29 est celui de la rencontre, à Budapest, de Joseph Korda, voisin de Velibor. Le portrait du solitaire Korda se déploie en une vie minuscule et majestueuse, écrite par bribes et élaborée autour de manques et de disparitions : son visage « à la Ezra Pound » ou à la Primo Levi, « fouetté, sculpté, malaxé par mille chagrins », le doute dans lequel il se trouve quant à son origine, son pays ou sa langue maternelle, sa vie parisienne de gigolo lettré, sa maison, « sarcophage où les spectres de sa famille disparue bourdonnent », les photos tapissant ses murs, présences d'absents, « douloureuse addition d'ombres », composent « un voyage dans la Budapest juive, massacrée dans les années 40 ». Puis vient le récit de sa vie, qui passe par Auschwitz. « En libérant le camp, le 27 janvier 1945, l'armée soviétique libère aussi une ombre parmi les ombres. Joseph Korda, le dernier de ce nom, poète, accordeur de pianos, polyglotte et grand amoureux du Paris Lumière. » À travers le récit de la vie de Joseph Korda, « témoin du siècle », qui affirme n'être « que partiellement ici avec les autres », ce sont des centaines, des milliers de vies qui affluent.

Au chapitre 31, répondant à la « bande » du foyer de Rennes, se dessine une autre série de silhouettes, croquis comiques à nouveau, les « nouveaux copains » de Budapest : Jozsef Farkas, « *il Padre* », qui excelle dans les histoires drôles et a épousé une femme-serpent, Mihaly Meszaros, joueur invétéré de poker et grand emprunteur et Janika Raszcz, corps léger et malade, sans cesse en chute. Ils complètent le tableau d'une humanité fragile mais diverse et lumineuse.

Le dernier portrait du *Manuel d'exil* est celui du barbier de Prague, Pavel Kohout. Il est un monsieur à l'ancienne dans un salon au « charme d'antan » et Čolić affirme qu'il est celui qui « [l]e réconcilie avec l'humanité. Celui qui change le tableau de [s]a vie, estompe les soldats mutilés d'Otto Dix et dépose les couleurs chaleureuses de l'impressionnisme. » En quelques lignes, le « charme » s'étend : le barbier porte un animal chaque fois différent sur l'épaule... à moins qu'il ne s'agisse de Stefan Zweig : « Alors je comprends que je me trouve dans un autre espace-temps. Dans un jeu de miroirs, un rêve qui n'est pas le mien. » Cette dernière rencontre semble ainsi marquer l'entrée dans un territoire que le narrateur perçoit enfin comme pouvant lui appartenir : celui de la fiction.

À la fin du quatrième chapitre du *Manuel d'exil*, Velibor ressent la nécessité d'oublier : « Je dresse une liste, longue comme une rivière, de noms et de prénoms à oublier. » Sans doute est-ce dans l'espace laissé vacant par ces « oubliés » que viennent prendre place les personnages qui composent son nouveau monde, silhouettes comiques ou lumineuses, héros de belle et lourde et vie, figures d'Histoire ou de contes auxquels il donne la parole mais qui constituent aussi, on s'en doute, un peu comme dans les contes, les reflets diffractés, les avatars partiels et successifs de celui qui quitte peu à peu la peau de l'exilé pour faire corps avec le territoire commun de l'humanité, qui n'est pas sans lien avec la fiction.

MARIE FONTANA

UN SOLDAT ÉCRIVANT

Velibor Čolić nous vient de la guerre, celle qui démantela la Yougoslavie socialiste. Comme bien d'autres avant lui, il a déclaré en 2005 qu'il souhaitait se détacher de cette épreuve qui habite ses premiers récits, et puis il y eut *Archanges*, un des plus terribles. La guerre ne quitte jamais ses soldats. Velibor a été enrôlé à 28 ans dans l'armée bosniaque formée pour résister à l'offensive serbe contre la Bosnie-Herzégovine (avril 1992). Il participa aux combats pendant plusieurs mois. Né dans une famille croate installée en Bosnie depuis des siècles, il a grandi à Modriča, une ville à moitié musulmane. Quand de son côté, la Croatie de Tudjman a lancé sa propre offensive contre la Bosnie occidentale et pratiqué l'épuration ethnique, Velibor fut considéré déserteur. On l'a enfermé dans le camp de Slavonski Brod, avec près de trois mille Bosniaques. Il s'en est évadé le 11 juillet 1992.

Une guerre brève qui a fait de lui un soldat : « Je suis soldat, écrit-il dans son *Manuel d'exil*. Je sais distinguer l'odeur du cadavre humain de toutes les autres, je sais que la pire blessure est la blessure dans le ventre et que tous les morts ont le visage, calme et cireux, de celui qui s'en va. Dans les tranchées je ne porte pas de casque. Je tremble tout le temps, je vomis en cachette. » Et, après avoir traversé « le scandaleux silence et l'indifférence du monde », il a échoué à Rennes où il est devenu réfugié : « Je suis un chien mouillé d'oubli. »

Quand on le lui a dit, il s'est « un peu vexé : I have BAC plus five, I am a writer, novelist... », a-t-il répondu. Le jeune Velibor Čolić, celui d'avant, avait en effet suivi des études de littérature yougoslave à Sarajevo et Zagreb, et soutenu une thèse sur les poètes expressionnistes des débuts du XX^e siècle. Surtout, il avait rejoint un groupe de jeunes auteurs croates, surtout des poètes, qui avaient fondé dans les années 1980 *Quorum*, un magazine littéraire. « J'ai déjà eu un prix littéraire, très important, en Yougoslavie », se répétait-il. Mais à Modriča, sa maison et ses manuscrits avaient été brûlés.

Il fut soldat écrivain. Et le « 13 mai 1993, nous dit-il, mon carnet de soldat est devenu un livre : *Les Bosniaques (hommes, villes, barbelés)*. » Ce livre et le suivant, paru en 1994, *Chroniques des oubliés*, constituent sans aucun doute deux des meilleurs textes écrits sur cette guerre. Il nous la montre crue et en détails. À Modriča, les premières victimes furent les « personnes stigmatisées » : Adem un infirme bossu, un tzigane revendeur de vieux papiers et de bouteille vides, un buveur de raki juste un peu éméché, un accordéoniste bambocheur, le seul homme à vélo, une fillette dans la rue... Tous « musulmans », ils se trouvèrent comme Adem, « nez à nez avec d'étranges soldats ; il comprenait leur langue, reconnaissait parmi eux certains de ses voisins, mais ils n'arrivaient pas à comprendre ce qu'ils lui voulaient. Ils étaient ivres, arrogants et ivres. » Ils tuaient avec cruauté, battant et torturant. Un seul exemple donne le ton de ces brefs récits de Čolić. C'est l'histoire d'une fillette anonyme, en mai 1992 : « Devant

une des rares maisons musulmanes du quartier serbe de Modriča, on découvrit dans une bétonneuse le cadavre broyé d'une fillette de neuf ans, nue. Depuis le début de la guerre, il n'y avait plus d'électricité à Modriča. On avait donc dû tourner la bétonneuse à la main. »

Moments, portraits, éclairs dans la nuit, ces textes nous parlent aussi des villes. Pour nous Bosniaques, écrit-il, « nos villes sont autant d'êtres chers arrachés à la vie. » Et le lecteur retrouve ces noms qui faisaient la une des journaux il y a vingt ans : Brčko, Zvornik, Sarajevo, Goražde, Bosanski Brod, Višegrad... Modriča, sa petite ville bosniaque, est morte : « Lorsqu'ils libérèrent la ville, pour la première fois et de manière provisoire, les soldats bosniaques y furent accueillis par un silence effarant. Le ciel était vide, la cité détruite, on n'entendait pas un bruit. Il semble qu'il n'y avait pas de place pour les hommes en ce lieu où les oiseaux avaient déserté. »

Velibor Čolić ouvre la *Chronique des oubliés* par un plaidoyer pour la littérature : il faut croire en elle pour écrire après une guerre. Et il y croit. Elle permet dit-il, de « ramener l'horreur à mesure humaine ». C'est ce que font ses textes. Ils nous parlent de la mort, de la honte, de la guerre, du silence. On y croise des visages sans vie, des « douleurs sèches », des silences « terribles et surnaturels », la folie d'un adolescent qui se met à danser entre les tranchées, le « chemin qui mène au ciel », un « fusil qui aboie comme un chien », un ange déchu et « le temps du miracle », on y entend les sifflements des balles ou les bavardages de bistrot. Puis, en observant le monde en paix comme une « larve poisseuse », le simple réfugié n'est « plus sûr de rien ».

Tels sont ces deux petits volumes qu'il faudrait absolument rééditer. Ils érigent sans doute le plus beau tombeau « à ceux qui sont tombés dans l'oubli » pendant la dernière guerre du XXe siècle. Celle qui annonçait aujourd'hui.

JEAN-YVES POTEL

SARAJEVO, CHAIR ET ÂME

C'est avec sagesse que Velibor Čolić avertit son lecteur. Happé à bord d'un omnibus aux multiples pouvoirs, il fait du sur place sur un pont de Sarajevo. « Omnibus cinématographique » nous dit l'auteur, ne cessant de jouer du ralenti, du contre-champ, de la surprise narrative, du plan rapproché, du plan d'ensemble pour nous faire passer d'un personnage à l'autre, d'une époque à l'autre.

Sans laisser de place à l'hésitation interprétative du lecteur, il présente son récit comme pure fiction. « Le texte qui suit est une œuvre de fiction avec des personnages historiques. » Pure fiction historique. Le paradoxe est de ceux qui aiguisent la curiosité. Empruntant à l'histoire des personnages dont le destin a fait vaciller le XXe siècle. Rien que cela. Et dont l'histoire, toujours injuste, n'a retenue qu'une ombre. Une ligne dans les manuels scolaires, cinq minutes récitées dans la vie d'un écolier, d'un collégien, dix minutes dans la vie d'un lycéen dont l'enseignant serait passionné par l'Empire Austro-Hongrois et sa chute. L'attentat de Sarajevo, élément déclencheur d'un schéma narratif fou dont les péripéties ne finiraient jamais. Et c'est là que l'écriture de Velibor Čolić prend place. Pour donner un corps vrai, un corps de chair à l'histoire et placer l'œil caméra du lecteur sur les zones de combat. Il s'empare ainsi des figures froides, des personnages secondaires du récit de la grande histoire pour en faire des trajectoires d'hommes. Romanesques à souhait, forts des symboles mêlés d'une zone marquée par l'impossibilité de vivre ensemble, mais dessinée longtemps sur les cartes comme la tentative de le faire.

Cette pluri-réécriture de l'attentat de Sarajevo devient une scène de chair quand l'histoire n'avait retenu que le sang. « Une guêpe folle plus rapide que le bruit lui pique la poitrine. Surpris, l'homme sursaute un peu dans son siège en cuir blanc. Ce qui provoque une toux rauque et profonde, mille frissons, comme s'il s'agissait d'un orgasme froid. Un geyser de sang chaud jaillit de ses lèvres. » Voilà l'archiduc fauché, encore une fois, mais celle-ci dans ses sensations tues. Des pierres froides et polies du pont Latin surgit une poésie tendre. « Tout à côté de rabbi Abramovicz, une jeune fille vêtue de son bel habit musulman serre un bouquet de fleurs. Elle est un peu perdue, son regard cherche désespérément la duchesse ; elle répète comme une prière des mots de bienvenue en allemand, *Wilkommen in Sarajevo, Willkommen in Sarajevo...* Caressés par le souffle court de la jeune fille, les roses et le romarin frémissent de telle manière qu'on ne sait plus où finissent les fleurs et où commencent les bourgeons de ses seins. » Et le récit ne cesse plus alors d'ouvrir des portes et des parenthèses qu'il refermera progressivement à l'exception d'une seule. Chaque lieu, chaque pierre, chaque objet, chaque témoin, leurs mots mêmes deviennent des sujets de reprises qui nous portent vers un nouveau récit. Loin de confronter des versions incohérentes de l'histoire, Velibor Čolić au contraire nous stupéfie par la force de précision avec laquelle il rend

chaque parcelle de récit emboîtable avec une autre. L'idée de l'« omnibus cinématographique » transforme la réécriture obsessionnelle de la mort de l'héritier de l'Empire Austro-Hongrois en attentat de Dallas. Le lecteur retrouve la grâce de la caméra d'un Brian de Palma, et jusqu'à la balle magique qui ricoche sur le pont pour venir se loger dans la nuque de la troisième victime oubliée de l'histoire, le rabbin, qui n'est pas sans rappeler le hasard fabuleux de l'autre balle magique qui frappe John Fitzgerald Kennedy quarante-neuf ans plus tard.

Mais ce système narratif inventif n'est pas la seule force du roman. *Sarajevo omnibus* donne corps et vie à ses personnages par leur verbe, ces « citations » que l'auteur déclare « inventées », suivant le fil d'une différenciation entre réalité et fiction devenue jeu d'écriture. Qu'aime à retenir l'histoire ? Quelques noms, beaucoup de dates et quelques phrases retentissantes, toujours disjointes du contexte, souvent même de leur créateur et dont l'authenticité est toujours sujette à caution. Ainsi font les personnages de Velibor Čolić, se citant parfois les uns les autres. « Aucun coup ne doit être joué sans but, avait écrit Alexandre Wittek. Le roi est fou et l'Histoire est la reine. Voilà, mes amis, plus jamais l'aurore, juste une longue nuit. » Il ne faut parcourir que quelques pages pour retrouver ce sens de la formule intact dans les mots d'un autre personnage, Arad Ben Reouen « Mis amigos, disait-il, aucun coup de doit être joué sans but. Le roi est fou et l'Histoire est la reine. » Les mots des personnages deviennent source d'une sagesse patinée d'humour et de recul, comme celle du « sage Abramovicz » :

« Ce qui compte surtout, disait-il à son jeune ami, c'est de prier la veille du jour de sa mort.

- Mais rabbin, comment peut-on savoir quel jour on va mourir ?
- Justement, mon ami, ajoutait Baroukh, justement... »

Et le personnage le plus loufoque est celui auquel revient la charge de mener au terminus le *Sarajevo omnibus*. En lui se concentrent tous les événements du récit et la majorité des périodes évoquées, Nikola Barbarich, puis Barbarić, devient le lieu de rencontre entre l'histoire et le mythe, puisque la réalité a été balayée depuis longtemps. Enfant surnaturel, né denté et doué de la parole, il ne cesse de surprendre le lecteur pour mieux lui rappeler que tout ceci n'est qu'une fable. « Son père disait : « Plus tard, mon fils deviendra chimiste », sa mère ajoutait : « ou archiviste » et le jeune Nikola, lui, répétait : « Quand je serai grand, je serai adulte. » Force de vie et multi récidiviste en résurrection, il se caractérise aussi par son sens de la séduction. Il partage une maîtresse, Ambrosia, avec un autre personnage, Alexandre Wittek : « J'ai demandé sa main, racontera-t-il plus tard, et j'ai eu son pied au cul. » Avec lui, l'écrivain semble dénouer les derniers liens avec l'historicité du récit.

À moins qu'il n'en touche justement le cœur. L'histoire retrouve sa propension à fabriquer des mythes, à s'emparer de l'événement pour le transmettre en le déréalisant. Ce que représente justement Nikola Barbarić, le mystificateur, lié aux aventures d'un livre recherché au cœur de la Seconde Guerre mondiale : « On dispose de peu de documents, voire d'aucun, écrits sur son périple. Mais si on additionne quelques légendes, un texte littéraire et des secrets murmurés, par une belle nuit à Marseille, à l'oreille du narrateur, l'incroyable histoire de la Haggadah de Sarajevo peut ressembler à ce qui suit. » Et suivant le livre sacré pour rejoindre le personnage superbe, le rythme du récit se fait foisonnant, nous donnant envie de prendre pour argent comptant l'ironie de l'histoire qui protège le livre juif au sein d'une mosquée. L'absence de sources est compensée par la transmission orale, le culte du secret et sa propension à faire du témoin disparu celui qui valide l'improbable. Nikola Barbarić, ses femmes, ses entourloupes avec la mort et son art de la fable, lui, le « conteur-né » s'amalgament comme trait d'union. Par sa propension à refuser de disparaître, même seul, de nuit, en pleine mer, il devient flèche indestructible, porteur des éclats épars de ce que fut la Yougoslavie. Dans les soubresauts et arrêts de l'omnibus, se forme une fresque comme récit national, faite de symboles et figures. Et à l'image des nombreux personnages incarnés qui chargent ce récit de la chair de l'histoire, il est personnage, géant et lien avec l'auteur lui-même. Nikola Barbarić, grand-père de l'auteur, chair de l'histoire tirée de l'ombre, vient pour clore le roman, à la manière d'Andersen, car ceci est une vraie histoire.

GRAZIELLA BOESEL

UNE TRAVERSÉE ENDIABLÉE

Velibor Čolić est né en Bosnie en 1964, a trouvé refuge en France en 1992 où il est resté, et où il écrit. Depuis son premier livre, *Bosniaques*, paru en 1994 et écrit en serbo-croate, l'auteur nous a habitués à une réflexion puissante sur la guerre et le mal. C'est en français qu'il écrira ensuite, poursuivant ses investigations balkaniques, dans *Jésus et Tito* (2010) ou *Sarajevo omnibus* (2012). Velibor Čolić fait la part belle aux Tsiganes dans son roman, *Ederlezi*, cette « comédie pessimiste » qui nous entraîne sur les traces d'un peuple aux couleurs mythiques et chatoyantes, incarnées tout particulièrement dans la musique. La prose de Velibor Čolić, drôle et tragique en même temps, fait naître un sentiment particulier chez son lecteur, celui dont la deuxième épigraphe, de l'écrivain polonais Jerzy Lec, rend si bien compte : « Ne succombez jamais au désespoir, il ne tient pas ses promesses. »

Le parti-pris du roman est avant tout un parti-pris musical. Alors même que la musique est totalement absente de l'excellent volume *Roms, tsiganes, nomades*. Un malentendu européen, parce que, de l'avis des auteurs de l'ouvrage, il aurait fallu lui consacrer un livre tout entier, Velibor Čolić en fait la matrice de son roman, *Ederlezi*. C'est en effet par le prisme d'un orchestre tsigane que l'Histoire du XXe siècle est représentée dans ce récit.

C'est dans un monde de légendes que le lecteur est invité à entrer, sur les rythmes endiablés de cet orchestre mythique et c'est de cette fascination que l'auteur veut rendre compte. Le rôle central accordé à la musique, la représentation du Tsigane en poète, musicien et buveur, excessif et charmant malgré tout, au sens le plus fort du terme, ces choix ne jouent-ils pas d'une représentation parfois stéréotypée ? Velibor Čolić choisit le merveilleux pour parler de l'atrocité, et ça fonctionne. Le texte est présenté comme une chronique, basée en partie sur le travail de l'anthropologue Auerbarch, qui commence avant la Première Guerre mondiale. Čolić joue alors de la tradition orale, associée (parfois à tort) aux Tsiganes, ainsi que de l'errance. Le lecteur traverse les Balkans et le siècle, à la manière de ces nomades qui « plantèrent leurs tentes sur cette terre où l'Europe doute sans cesse de ses frontières, quelque part entre sa Roumanie natale et la Macédoine, entre la mer Noire et l'Albanie. » Le choix même du titre, et son explicitation, ancrent le récit dans cet univers mythique des Tsiganes : « Pour Ederlezi, la fête de la Saint-Georges ou le "jubilé du printemps", on allumait des feux sur ses rives et on jetait des couronnes de fleurs dans ses flots. Les Tziganes chantaient ensuite, puis ils descendaient dans l'eau. Une étrange lumière illuminait leur visage, comme s'ils baignaient dans le Gange. »

Azlan, chef de l'orchestre, personnage autour duquel se construit le récit, revient tel un fantôme, deux fois, une fois après l'extermination de la Seconde Guerre mondiale, la deuxième fois après la guerre de Yougoslavie pour atterrir à Calais, dans la « Jungle » où il succombera définitivement. Trois grandes périodes sont donc abordées dans le roman (même s'il est aussi question, dans la première partie, de toute la première moitié du XXe siècle), la Seconde Guerre mondiale, la période communiste jusqu'à la guerre, et la démocratie en France, trois périodes et trois régimes politiques tous marqués par le camp, l'extermination, le refoulement. Qu'est-ce à dire du sort réservé au Tsigane dans l'histoire européenne du XXe siècle ?

Le roman commence par cette parole de l'au-delà, celle du héros de l'histoire, Azlan, à la tête d'un orchestre fabuleux. Mais cette fois, il est définitivement mort et il peut, enfin, raconter son histoire, en passant le relais. La parole nécessite la mort pour se dire, et l'antithèse est caractéristique de cet homme, qui est « l'autre pour tout le monde », ce « clown triste » et cet « oiseau sans plumes qui regardait, sans la voir, cette terre qui sombre. » Ces opposés irréconciliables qui animent Azlan sont ceux-là mêmes qui donnent à l'homme, et au récit, sa formidable énergie, et c'est ce qui lui est propre, qui le fait autre, ou qui nous fait, nous lecteur, autre aussi, si nous considérons qu'on est toujours l'autre de quelqu'un : « Aucun de vous ne sait rien sur Amari Bibi-Kali Sara, la grande tante et sainte mère de mon peuple assassiné et ressuscité dix mille fois sur la route, personne parmi vous ne peut pleurer et rire en même temps, saigner et chanter, partir et revenir, devenir ivre et ne jamais dessaouler. Vous n'avez pas senti le vrai poids de l'acier, la vraie vitesse d'une balle qui blesse le tissu tendre des intestins, les longues nuits sans lunes et le gel du matin, les longs jours sans pain et les puits sans fond... »

Alors que l'extermination des Tsiganes pendant la Seconde Guerre mondiale est encore entourée de silences et de non-dits, que les différentes politiques européennes sont prises dans des logiques de rejet insupportable, les morts d'Azlan s'inscrivent dans un instant d'éternité, suspendu entre des existences endiablées. L'ellipse est la révélation de l'ignominie dans l'écriture de Velibor Čolić, et le ressurgissement est celui du mythe d'un peuple que l'auteur choisit de représenter dans un univers onirique, empreint de légendes et de fascinations, de la parole qui s'échappe et nous touche de plein fouet, dans une écriture du corps et de la matière.

Gabrielle Napoli

JESUS ET TITO

Jésus et Tito paru en français en 2010 (aux éditions Gaïa) est le récit de l'enfance et de l'adolescence de Velibor, dans la Yougoslavie des années 1970 et 1980, de ce Velibor qui navigue, à vue, entre Est et Ouest, enfermé à l'est et tout entier tendu vers l'ouest et ses groupes de rocks, ses joueurs de foot et ses rayons de supermarchés débordants de victuailles goûteuses et colorées. Et tout l'intérêt de ce récit est de voir combien le partage de l'Europe s'inscrit dans l'intimité du jeune garçon et façonne une façon de penser et une façon de vivre pour le moins désopilante.

Parce que l'autre très grande qualité de *Jésus et Tito*, c'est bien sûr son humour désopilant. Cet aspect n'est pas étranger au lecteur de Velibor Čolić, mais il est dominant dans ce récit. L'auteur en faisant revivre le jeune garçon qu'il était, donne à son narrateur cette voix naïve de l'enfance, cette voix faussement naïve bien entendu, qui permet de porter un regard sur la réalité communiste yougoslave à la fois plein d'acuité et de sévérité, mais avec une tendresse et un sourire qui rendent cette réalité tout à la fois tendre et insupportable. Velibor est d'abord un garçon avec ses copains, qui rêve de foot, de rock et de filles. Qui rédige ses dissertations en écoutant Joy Division. Qui martyrise dans la cour de l'école les camarades souffreteux. Mais tout prend, dans ce récit, une dimension politique. Le lecteur rit bien sûr de ces enfantillages, mais d'un rire qui est sans cesse mis à distance par les effroyables réalités politiques et historiques que ces enfantillages épousent, font siennes, sans le savoir évidemment : « Après l'école, me chuchote mon pote Pips, on lui casse la gueule à ce youpin de merde. – Ça marche, je réponds dans une colère juste, et après on va lui niquer un peu sa mère. – Et sa sœur et tout, ajoute mon pote. On est jeunes, costauds et en colère. On est tous de petits communistes. Enfin, tous à l'exception d'Oskar. Ah, ça oui, on va lui arranger comme il faut sa petite tronche de merde. » Dans ce langage de cour de récréation perce le langage haineux des adultes, et Velibor Čolić joue sans cesse de cette polyphonie, qui donne au récit son épaisseur et sa profondeur tout autant que sa légèreté. Les souvenirs d'enfance abondent, aussi émouvants que l'enterrement d'une grand-mère, aussi anecdotiques et pourtant de prime importance qu'un match de foot ou une silhouette de fille.

Et ces souvenirs sont empreints d'histoire, la déception d'un match de foot perdu contre les Allemands est contrebalancée par le fait d'avoir gagné la guerre par exemple. C'est du point de vue de cet enfant que l'on assiste à l'enterrement du Maréchal et à la réunion qui s'ensuit chez Velibor : « La retransmission de son enterrement est un grand rendez-vous, comme un match de foot ou l'ouverture des jeux Olympiques. Il y a plein de monde, les voisins et même mon Oncle, devant la grande télévision, qui trône dans notre salon. Sauf que, là – silence... On

y voit ce paysan de James Carter, le président *ricain*, le pape et le *tovarich* Brejnev avec ses drôles de sourcils – bien gaga et malade, un vrai zombie, ce vieux Russe. Et puis, il y a mon préféré, le camarade Fidel Castro. Avec son uniforme simple, sa barbe et une lourde arme qui ne tombe pas, qui reste à jamais, me semble-t-il, collée à son œil visionnaire. »

Le jeune garçon est empreint de l'histoire donc, qui résonne dans son intimité évidemment et dans l'histoire familiale. La vie dans une dictature, c'est aussi la duplicité du langage et la langue de bois n'est pas seulement étatique, elle peut aussi être familiale, heureusement décryptée, *a posteriori* – mais l'on peut imaginer que cette lucidité est aussi celle de l'enfant –, par la conscience aiguisée de Velibor : « C'est "l'époque" comme le répète sans cesse ma Grand-Mère, des grands portraits du Maréchal et des petites photos cachées de Jésus-Christ. [...] Chez nous, en général, on parle peu du Maréchal et pas du tout de Jésus. C'est tout simplement *Lui*. Sauf que, pour mon Père, ce *Lui* est notre Maréchal, et pour ma Mère, Jésus. Moi, je les aime tous les deux. – Embrasse-le, tu sais, *Lui*, avant de te coucher, me dit ma mère chaque soir. – D'accord maman, je réponds. Elle est toute contente, ma Mère. Jésus est notre petit secret. Rien qu'à nous. » La conscience de la réalité est de plus en plus aiguisée, les quinze mois passés dans l'armée fédérale, comme « croate » fonctionnent comme un révélateur, ni Tito ni Jésus n'enchanteront Velibor : « *Pardon Papa, pardon Maman. Tais-toi, mon capitaine !* Il ne se passe rien de grave. J'ai grandi et je suis à présent tout seul. Je n'ai plus ni symboles ni idoles. Rien. Juste un petit peu d'Edgar Allan Poe. »

Jésus et Tito est le récit de formation d'un jeune garçon à qui le monde se révèle progressivement, dans son éclat et sa laideur tout à la fois. Laideur du mensonge politique, qui recouvre tout, et il faudra donc briser les idoles, mais éclat de la littérature qui accompagne Velibor dès ses premières années, ce jeune écrivain en herbe. Tout autant que pour la musique, les figures littéraires sont occidentales, Jack London, Mark Twain, par exemple, même si Velibor connaît une période russe, Poe, Beckett, Rimbaud. C'est aussi de cette identité en train de se façonner dont il est question, celle de l'écrivain en devenir, déjà un peu exilé des camaraderies parfois brutales : « Je pourrais lui casser la gueule une fois pour toutes, mais je ne veux pas. Rien à faire, je sais, c'est difficile d'être *Icare, Rimbaud*, ou tout simplement un poète, entouré par des ploucs. Mais je tiens bon, c'est mon destin. »

GABRIELLE NAPOLI

A comme Alain Balzac

– Je travaille, dis-je, dans le cinéma et le théâtre. Je suis Alain Balzac, acteur, producteur et metteur en scène.

B comme Jorge Luis Borges

"CROIRE EN LA LITTÉRATURE

Dieu crée ex nihilo et nous à partir de ruines, a dit en substance Jorge Luis Borges. Toujours selon Borges, l'écrivain est une sorte de témoin. De conscience de l'humanité.

On a écrit des livres après le goulag, après Hiroshima, après Auschwitz, Mauthausen...

Peut-on écrire après Sarajevo ?

C comme Paul Celan

Bêtement je me sens *dépossédé* de *mon* Celan et *mon* Primo Levi. Pourtant je suis éclairé. Je sais que ces moments de *gloire* sont courts. Mon pays et moi sommes maintenant à la mode, et dans quelques jours, semaines, mois nous serons oubliés. La forte lumière médiatique se concentrera sur autre chose. Un autre pays, une autre guerre et une autre ville-symbole.

D comme Emily Dickinson

Je suis soldat. Le soir je suis ivre et je chante avec mes compagnons nos belles ballades tristes et je rêve de devenir autre chose, peu importe quoi - une fourmi, un arbre, un oiseau, un serpent. Je rêve que je ne suis plus un homme. En vain. Je suis un soldat. J'ai ma Kalachnikov, mon corps inutile, un livre d'Emily Dickinson et une prière de saint Augustin, soigneusement recopiée, en lettres majuscules, dans mon journal de guerre.

E comme Érasme

La nuit de la Saint-Sylvestre je suis dehors. Les gens sont hystériques et moi je suis pathétique. J'ai une mauvaise cadence dans mes pas, je suis un pantin, une boule de billard frappée par une gigantesque queue. Probablement je suis aliéné, mais il n'y a personne pour me le dire. Il n'y a pas de quoi non plus faire un *Éloge de la folie*. Ma folie est sèche tel un constat, elle est ordinaire, prosaïque. Une simple addition de mes peurs et de mes solitudes. Un point c'est tout.

F comme Francis Scott Fitzgerald

Le matin je suis Modigliani et je tousse ma tuberculose, l'après-midi j'ai le cancer des poumons nommé Raymond Carver et le soir je suis alcoolique, donc Hemingway. Et ainsi de suite. Le lendemain je suis aveugle à la Borges, épileptique comme Dostoïevski et toujours ivrogne tel Fitzgerald. J'ai un large choix, l'histoire de la littérature ressemble à un dictionnaire médical.

G comme Witold Gombrowicz

En m'approchant du Père-Lachaise, je m'interroge : comme se fait-il qu'un Anglais, un Italien, un Africain puisse avoir facilement, et sans le moindre effort, l'air d'un poète exilé et toi non ? Pourquoi tout le monde, Wilde, Gombrowicz, même Soljenitsyne, a-t-il un nom plus facile, plus littéraire que toi : Č O L I Ć ?

H comme Hergé

Le reste du temps je feuillette mon dictionnaire français-croate ou serbe à l'usage des écoles primaires et j'apprends tel un perroquet les mots par cœur : LE bœuf, LA pomme, LE soleil, LA maison... Je suis déjà un lecteur chevronné de *Tintin*. J'ai lu, non sans peine, trois volumes de ses aventures extraordinaires : *Les Sept Boules de cristal*, *L'Oreille cassée* et *Les Cigares du pharaon*.

J comme Jorge Luis Borges

Malgré ses inestimables conseils ma carrière de voleur est mince. Trois livres de poche (*Paroles* de Jacques Prévert, *Le Livre de sable* de Jorge Luis Borges et *L'adieu aux armes* d'Ernest Hemingway), une écharpe à pampilles avec imprimé animal (léopard), un briquet vert fluo, quatre ou cinq stylos à bille et une fantastique figurine en résine, la fée Clochette avec une baguette magique dans sa minuscule main.

K comme Franz Kafka

À présent j'habite Place de Clichy dans une chambre de cinq mètres carrés fenêtre ouverte. Une fois que je la referme cela donne à peine la moitié de février 1993 je me réveille transformé en gnome. [...] Je me lève en pensant à Gregor Samsa. L'ordre apparent des choses est troublant, tout est comme avant, il y a juste moi qui, dans mon sommeil, ai changé de taille.

L comme Primo Levi

Le lendemain je suis invité à la radio, France Culture, avec un grand philosophe français. Lui, il a apporté dans le studio une quinzaine de livres, Heidegger, Kierkegaard, Husserl, quelques manuscrits, sa coiffure bohème et ses lunettes qui glissent tout le temps sur son nez. Pour ma part j'ai juste un livre en poche, Primo

Levi, *Si c'est un homme*, et mon recueil de guerre, quelques centaines de pages avec une couverture banale et grise.

M comme Matthieu

La lampe du corps, me dis-je, c'est l'œil.

P comme Jacques Prévert

Je rentre dans ma chambre et je choisis l'un de mes trois livres, Jacques Prévert. Je ne sais pas lire, je regarde tout simplement le visage du poète sur la couverture, sa cigarette et sa casquette, son regard drôle et triste à la fois qui me fait penser à Droopy, le petit chien du dessin animé.

R comme Jean-Jacques Rousseau

[Joseph Korda] parle un français d'antan, appris dans une autre époque à Paris où il était étudiant, gigolo et accordeur de pianos. Ses lectures sont aussi d'un autre temps. Sur ses genoux je repère Lamartine et Hugo, Jean-Jacques Rousseau et les premières éditions de Paul Verlaine. Plus rarement il lit la littérature classique russe et hongroise, quelques fois les Anglais du XIXe, mais je n'ai jamais vu le moindre livre allemand entre ses mains.

– La philosophie allemande, affirme-t-il, est morte dans les chambres à gaz.

S comme Salman Rushdie

Salman est un homme agréable, un conteur-né. Il nous raconte des histoires sur le vin et sur les Rolling Stones et même quelques anecdotes sur son chanteur préféré, Tom Waits. Je l'imaginai un peu plus basané, je suis surpris par la pâleur bibliothécaire de sa peau. Rien d'étonnant finalement, me dis-je, la frontière de sa prison c'est le monde entier.

V comme Paul Verlaine

Débarrassé de toutes mes peurs, j'attends sagement mon tour auprès de ma charmante caissière. En payant ma bouteille, je déclame :

« Es-tu brune ou blonde ?

Sont-ils noirs ou bleus

Tes yeux ?

Je n'en sais rien mais j'aime leur clarté profonde

Mais j'adore le désordre de tes cheveux.

Elle lève la tête et me fixe, la bouche à demi ouverte.

« Verlaine, dis-je, Paul Verlaine.

Elle hausse les épaules et se tourne vers le client suivant. »

W comme Oscar Wilde

La tombe, nommée Flying Demon Angel, d'Oscar Wilde ressemble à un monument égyptien. Elle est couverte par les traces de rouge à lèvres, des milliers de bouches ont déposé des papillons juteux et obscènes sur le marbre. De loin on dirait d'infimes blessures, plaies ouvertes par une rafale chaotique sur la pierre grise. Je me rapproche et longuement observe cet ange géométrique aux ailes de grande harpe.

J'allume le cierge, sa flamme et son âme tremblent faiblement. C'est le moment de trouver quelque chose d'intelligent et de solennel à dire, pour appeler l'esprit d'Oscar Wilde. Mais rien. Vide, sans substance, je regarde cet ange de pierre capté au moment de sa chute. [...]

Je fume une cigarette, salue le grand poète et via le métro Nation - Porte Dauphine je retrouve les cendres de ma vie.

Y comme Marguerite Yourcenar

Sainte Mère, Notre Dame de Paris et de Marseille, Notre Dame de la Porte et de la Fenêtre, la sainte Vierge de Rome et de Surinam, la Nostra Signora del sole e della luna, la sainte Mère des voyageurs et des vagabonds, la sainte Marguerite Yourcenar, Our Lady Queen of loneliness, Notre Dame Tout Simplement, Notre Reine, faites en sorte que je retrouve ma taille d'avant. Et si vous le faites, j'irai allumer un cierge pour Oscar Wilde.

Z comme Stefan Zweig

Je le croise parfois sur la place Venceslas. Il porte toujours un manteau épais, une chemise blanche, une cravate noire, un *Zeitung* dans sa poche. Malgré ses yeux bruns son regard est clair, presque transparent, et sur ses épaules un peu courbées d'intellectuel il porte chaque fois un animal différent. Tantôt c'est un singe, tantôt un oiseau, mais plus souvent je vois Stefan Zweig avec un serpent lové autour de son cou. Au début je suis surpris. Personne ne fait attention à lui. Alors je comprends que je me trouve dans un autre espace-temps.

MARINE JUBIN

Bibliographie indicative

Manuel d'exil: comment réussir son exil en trente-cinq leçons : roman, Paris, France : Gallimard, DL 2016, 2016, 199 p.

Ederlezi: comédie pessimiste, Paris, France : Gallimard, DL 2014, 2014, 211 p.

Sarajevo omnibus: roman, Paris, France : Gallimard, 2012, 173 p.

Jésus et Tito: roman inventaire, Montfort-en-Chalosse, France : Gaïa éd., 2010, 189 p.

Archanges: roman a capella, Larbey, France : Gaïa éd., 2008, 156 p.

La vie fantasmagoriquement brève et étrange d'Amadeo Modigliani: roman mosaïque, Paris, France : Le Serpent à plumes, 2005, 90 p.

Perdido: roman roulette, traduit par Mireille ROBIN, Paris, France : Le Serpent à plumes, 2005, 238 p.

Mother funkier: roman, traduit par Mireille ROBIN, Paris, France : Le serpent à plumes, 2001, 161 p.

Chronique des oubliés: récit, traduit par Mireille ROBIN, Paris, France : Le Serpent à plumes, 1996, 143 p.

Les Bosniaques: hommes, villes, barbelés, traduit par Mireille ROBIN, Paris, France : le Serpent à plumes, 1994, 135 p.

Les Filles du loir

Les Filles du loir est une association dont l'objet est de promouvoir la littérature contemporaine et de favoriser la rencontre entre les auteurs et leurs lecteurs.

Créée en octobre 2004, cette association loi 1901, subventionnée par la Région Ile-de-France, réunit 150 adhérents qui reçoivent dans l'année 5 livres, dont la lecture sert à préparer une rencontre avec leur auteur.

La programmation des livres est riche et éclectique. Roman, récit, poésie, polar et bande dessinée seront à l'honneur pour cette nouvelle saison 2016-2017.

Les soirées organisées par l'association sont ouvertes à tous. Elles se tiennent dans des endroits variés, à la librairie Les Traversées (2 rue Édouard Quenu, Paris 5ème), la librairie l'ImagiGraphe (84 rue Oberkampf, Paris 11ème), la Bibliothèque Marguerite Audoux (10 rue Portefoin, Paris 3ème) et la Maison de la Poésie (Passage Molière, 157 rue Saint-Martin, Paris 3ème).

www.lesfillesduloir.com

lesfillesduloir@yahoo.fr



Les Carnets du loir

Rédactrice en chef : Gabrielle Napoli

Rédaction : Graziella Boesel, Marie Fontana, Marine Jubin, Gabrielle Napoli, Sébastien Omont, Stéphanie Perrin, Jean-Yves Potel

Relecture : Don't worry baby Team